

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 16^{er} NOVEMBRE 1890

LE REGIMENT

TROISIEME PARTIE

CONSEIL DE GUERRE

(Suite)

—Cachez-vous dans un coin, dit César. Et n'oubliez pas mes recommandations.

La nuit était très noire. Il pleuvait même un peu. Il n'y avait là aucun bec de gaz. Rien de plus facile à Benjamin que de se dissimuler, accroupi dans le renfoncement d'une porte. Il devint tout de suite invisible.

L'oncle César frappa vigoureusement à la porte, après avoir dégagé son revolver de sa gaine et l'avoir préparé, dans sa poche à portée de sa main, à tout événement.

Il avait la poigne solide et il avait cogné rudement.

Personne ne répondit. La porte était fermée à clef. Il frappa derechef. Rien encore.

Il frappa pour la troisième fois, mais avec une si vigoureuse insistance que cette fois ses efforts furent couronnés de succès.

On entendit des pas furtifs dans le corridor. Une clef grinça dans la serrure, des verrous furent tirés, la porte s'entrebâilla et une tête de femme parut, prudemment éclairée par une bougie.

C'était une vieille aux cheveux gris mal peignés et dont le visage enluminé trahissait éloquentement des habitudes alcooliques.

—Que voulez-vous ? qui demandez-vous ?

Et elle défila aussitôt toute une série de jurons germaniques à l'adresse de César.

L'oncle, heureusement, était familiarisé avec l'allemand, comme avec le français, l'anglais et l'espagnol. En Amérique, pour se débrouiller, il faut savoir toutes ces langues et l'oncle les parlait couramment.

Il demanda à la vieille :

—Je voudrais une chambre.

—Vous êtes seul ?

—Oui.

—C'est vrai, au moins ?

—Dame ! regardez, la mère, et vous verrez.

La vieille se pencha. Elle parut rassurée, après inspection faite des alentours. Rien de suspect n'apparaissait. Un homme seul n'est jamais dangereux. Elle ouvrit toute grande la porte.

—Entrez !

Ce qui la rassurait plus que le reste, la sinistre hôtelière, c'était la mise modeste de l'oncle César.

Il avait l'air d'un bon paysan venu des environs pour vendre ses bestiaux aux Halles de Vienne. Il entra, ferma lui-même la porte et sans autre préambule :

—N'avez-vous pas ici un nommé Vauters ?

La vieille ne répondit pas tout de suite. Ses premiers soupçons lui étaient revenus.

—Pourquoi ?

—J'ai besoin de le savoir.

—Non, je n'ai personne de ce nom-là.

—Votre mémoire ne vous fait pas défaut ?

—Personne, je vous le dis, et si vous venez pour ça, vous pouvez repartir.

Et elle fit mine de reconduire César à la porte. Mais cela ne faisait pas l'affaire de l'oncle qui l'arrêta.

—Attendez donc ! Quel mauvais caractère vous avez ! Donnez moi votre main. Tendez, voyons, tendez !

Et comme la vieille s'y refusait, il lui prit la main de force, une main longue, jaune, ridée, parcheminée.

—Cherchez bien dans votre mémoire, dit-il. Je

parie que vous avez un locataire dont le nom commence par un V ?

En même temps il lui mettait une pièce d'or dans la main. Les yeux de la vieille s'allumèrent. Mais elle ne parlait pas encore.

—Et après le V, je parie qu'il y a un A ?

Et une nouvelle pièce d'or suivait chaque lettre. Quand l'oncle fut à la dernière, il s'arrêta.

—Eh bien ? je vous ai rafraîchi la mémoire ?

La vieille tendait toujours la main.

—Il n'y en a plus ? demanda-t-elle, ouvrant par un large rire sa bouche flétrie, édentée.

—J'ai fini d'épeler le nom.

—C'est dommage, mais je ne savais pas, je ne connaissais pas l'orthographe, dit-elle. L'homme n'a pas un prénom ?

—Assez de plaisanteries ! Vous êtes payée ! Exécutez-vous.

—Oui, Vauters habite chez moi, dit-elle à voix basse.

—Ah !

Et l'oncle eut un soupir de soulagement.

—Il est rentré ?

—Il n'y a pas un quart d'heure.

—Conduisez moi vers sa chambre.

—Oh ! vous ne pouvez pas vous tromper. Inutile que je vous conduise. La porte du premier, en face de l'escalier.

—Pas de numéro sur la porte ?

—Non.

—Prêtez-moi votre bougeoir.

—Voilà ! mais pas de bruit, n'est-ce pas ?

—Non, vieille sorcière, je suis un honnête homme, moi.

Il prit résolument le bougeoir et monta un escalier aux planches disjointes et branlantes, s'étagant le long d'une muraille jaune qui suintait l'humidité. Mais tout à coup, il réfléchit que si Patoche prenait peur, il faudrait parlementer, que cela prendrait du temps, réveillerait peut-être les autres sinistres locataires de ce bouge ; alors il redescendit et demanda à la femme :

—Vous n'avez pas une deuxième clef de la chambre ?

—Si.

—Donnez-la moi !

—C'est que je ne sais pas où elle est.

—Cherchez et dépêchez-vous.

La vieille se hâtait mais ne trouvait pas. L'oncle comprit et lui glissa une seconde pincée de louis dans la main.

Cela fut aussitôt suivi d'effet. La clef fut retrouvée instantanément.

L'oncle s'en empara et regrimpigna l'escalier, introduisit doucement la clef dans la serrure, poussa la porte et entra.

—Qui va là ? fit la voix de Patoche.

Puis sans doute que l'agent d'affaires réfléchit qu'on ne le comprendrait pas, car se rappelant quelques mots d'allemand qu'il connaissait, il fit la même question.

—Wer da ?

Et il sauta de son lit.

—Ne vous fâchez pas, monsieur Patoche, dit César, c'est moi.

—Qui ça, vous ?

—Routard, vous vous rappelez bien ?

—L'oncle de Marjolaine.

—Oui.

Il faisait nuit complète dans la chambre. César fit flamber une allumette et alluma une bougie qui se trouvait sur une table de nuit, près de lui.

Patoche, en chemise, un revolver à la main, le regardait faire, si interdit par cette entrée, par cette apparition, qu'il en perdit un moment son sang froid.

Il finit pourtant par se remettre.

—Ah ça ! quelle est cette comédie et qu'est-ce que vous me voulez ?

—Vous ne me reconnaissez pas ?

—Si, je vous reconnais. Après ?

—Et vous ne me tendez pas la main, comme à un vieil ami ?

—Un ami !

Patoche doutait, évidemment. Il fit pourtant contre fortune bon cœur et serra la main qu'on lui tendait.

—Est-ce qu'il est une heure à se présenter chez les gens ? bougonnait-il.

—Dites donc, votre revolver me gêne beaucoup, monchieu Patoche. Ech-que vous ne pourriez pas le rentrer ?

—Non, il ne me quitte pas.

—Ah ! vous êtes prudent ?

—Oh ! très prudent.

—Moi aussi, du recte, fit le père César avec gravité.

Et tirant à son tour son revolver, il l'éta la complaisamment sous les yeux de Patoche.

—C'est une arme américaine de première qualité. Voulez-vous la regarder ? la fabrication en est chupérieure.

—Merci. Ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse davantage, c'est de savoir ce que vous êtes venu faire chez moi. Et vous ne vous hâtez guère de me l'expliquer.

—Je vais vous le dire.

—Ce n'est pas trop tôt.

—Vous permettez que je prenne une chaise ? Je ne cauge pas bien lorchque je chuis debout.

—Asseyez-vous, ne vous asseyez pas, je m'en moque ! dit Patoche que commençait à exaspérer ces préambules ; mais au fait, au fait.

—Ne vous énervez pas, che cherait inutile. J'y viens ; au fait. Je pourrais vous dire que vous ayant prêté dix mille francs pour mon enfant Jacques, j'ai le droit de vous demander che que vous en avez fait, de ches dix mille francs.

—Ils sont placés en rentes sur l'Etat.

—Je ne vous le demande pas, chi j'ai fait allusion à chette affaire, ch'est que je tenais à vous echpliquer que j'avais le droit de m'occuper de votre perchonne et de m'inquiéter de votre dish-parichion choudaine.

—Alors, on ne peut plus voyager pour son plaisir ?

—Mais chi, mais chi, monchieu Patoche. Les voyages forment lajeunèche et reforment l'âge mûr.

—Passons, passons !

—Je vous cherche, monchieu Patoche, parche que j'ai le plus grand begoïn de vous.

—Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Je chuis venu pour vous le dire. Vous n'ignorez rien de ce qui ch'est paché en France, aux Aulnaies et à Châlons, depuis votre départ ?

—Aux Aulnaies, oui, mais à Châlons ?

—Jacques a été condamné à la dégradatien militaire et aux travaux forchés à perpétuité.

—Je l'ignorais.

—Je vous l'apprends.

—Merci. Pauvre j'une homme !

—Ch'est un grand malheur, en effet, monchieu Patoche, et je chuis bien heureux de vous y voir compatir.

—Malheureusement, je n'y peux rien.

—Peut-être.

—Comment ?

—Si au lieu de fuir vous étiez resté en France, où vous ne couriez aucun danger, vous auriez pu donner au concheil de guerre des renseignements très préchieux chur la perchonnalité de Pierre Gironde, votre compliche. Et qui chait, monchieu Patoche, chi ches renseignements n'auraient pas chavué la liberté de ce pauvre Jacques ?

—Je n'avais aucun renseignement à donner.

—Ne mentez pas. Vous ne couriez, je le répète, aucun danger. Vous avez voulu faire ce qu'on appelle chanter Mnie de Cheverny avec le checret de cha jeunesche. La loi n'a pas grand moyen de punir le chantage. Donc, vous étiez à l'abri de la loi. Et même encore maintenant, que pourrait-on contre vous ?

—Rien, je le sais.

—Vous le voyez. Rien, absolument rien. C'est à peine si vous auriez une petite amende pour n'avoir pas répondu à la chitachion du greffier du concheil de guerre. Vous avez donc eu tort de prendre la fuite, monchieu Patoche.

L'autre ne répondit pas.

S'il avait fui, c'est qu'il y était poussé par des raisons impérieuses, talonné par l'échéance des faux billets sur la maison Jacobson.

—Je viens donc vous prier, monchieu Patoche, de rentrer avec moi dans votre pays.

—Ce n'est pas possible, mon brave monsieur Routard.

—Il le faut, il faut que vous choyez là pour dire aux juges tout ce que vous chavez sur Gironde, et